20me Année. — N° 4216 Bureaux: rue Nain, 1 UN NUMÉRO: 15 CENTIMES Bureaux: rue Nain, 1 Lundi 11 Octobre 1875

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:
Annonces: la ligne. . . 20 c.
Réclames: » . . . 30 c.
Faits divers: » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 8, place de la Bourse; à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

ROUBAIX 10 OCTOBRE 1875.

Marche! marche!

La Révolution est comme Saturne: elle dévore ses enfants. Le monstre révolutionnaire fait une terrible consommation d'hommes. A la fin du 18e siècle, nous avons vu jacobins, montagnards, girondins, thermidoristes, envoyés à tour de rôle à l'échafaud; en 1871, sous la Terreur communale, nous avons vu le républicain Gustave Chaudey fusillé par l'ordre du républicain Raoul Rigault; le républicain Clément Thomas, assassiné par les républicains de Montmartre. Ce sont là les accès sanglants de la Révolution. La monarchie a constitué une force militaire dont l'organisation s'améliore chaque jour, et qui heureusement met promptement un terme à ces saturnales sanguinaires.

Mais la Révolution n'en continue pas moins d'exercer ses ravages dans les esprits, si le domaine de la rue lui est interdit: les hommes ne sont pas usés seulement par la guillotine; ils peuvent être aussi usés par le caprice public; et dans les périodes de calme matériel, les hommes disparaissent, tués par l'oubli, le dédain, le mépris ou la haine de la foule, comme dans les périodes d'émeutes, ils sont réduits à néant, soit par le fer de l'échafaud, soit par les balles d'un peloton d'exécution. Les réputations se font vite et se défont souvent encore plus vite. Mirabeau avait été d'abord l'idole du peuple et il ne fallut pas un long temps pour que l'on criât par les rues la grande trahison de M. le comte de Mirabeau.

Du grand au petit, c'est ce spectacle que nous avons sous les yeux en ce moment. Un homme a eu dans ces dernières années une fortune étonnante. Pauvre hère du quartier latin, qu'on appelait Coclès parce qu'il avait la difformité du héros romain, il dut une bruyante et subite renommée à une plaidoierie dans un procès; il devint l'organe des ennemis irréconciliables du gouvernemeùt; il fut leur porte-parole se croyant leur chef. Vint une grande catastrophe nationale. Ce qui était en bas monta en haut. Cet homme fut deux fois ministre, dictateur. Il fut vaincu après avoir essayé de jouer au Carnot; il ne sut organiser que la défaite. Puis il disparut pour un temps; mais il revint bientôt avec toute son audace. Comme il avait été chef de gouvernement, et qu'il avait dernière lui un cortége d'ambitieux, d'affamés, il eut un parti, il devint chef de parti; il représenta une forme révolutionnaire.

M. Gambetta put croire un moment qu'il allait conduire vers ses destinées la France républicaine, il rêva de devenir le chef d'une république conservatrice; à force de ruses, d'habileté parlementaire il fit le 25 février, car l'honneur de cette journée ne revient ni à M. Wallon, ni à d'Audiffret-Pasquier, ni à M. Buffet, ni à M. de Broglie. Elle est l'œuvre de M. Gambetta.

Depuis le 25 février, la fortune de M. Gambetta n'a fait que décroître. Son tour est venu d'être dévoré par la Révolution, et il va bientôt apprendre ce que c'est que la reconnaissance du peuple, de ce peuple qui porte un jour au Panthéon les cendres d'un de ses favoris, et peu après va les y chercher pour les jeter au vent. Voilà que se lève contre lui un ennemi; et comme s'il fallait que le grotesque se mêlât au terrible dans ces aventures de la démagogie, c'est un bossu qui va renverser un borgne; M. Naquet, le médecin, le chimiste, ne vise pas à prendre la place de l'avocat aux fourrures légendaires; il sait bien qu'il ne peut pas devenir un président de la République française. Il n'en est qu'un ennemi plus redoutable.

Que fait-il? que dit-il? Il dit ceci: il y a six ans, Gambetta était le chef des irréconciliables; ces irréconciliables ont continué l'œuvre commencée par les cinq du Corps Législatif; nous, intransigeants, nous jouons le rôle des irréconciliables d'autrefois; nous marchons en avant; sera oublié ou sera brisé qui ne voudra pas nous suivre. Il faut marcher! Rien ne personnifie mieux la Révolution que ce personnage de la légende à qui une voix vengeresse crie toujours: marche, marche.

Comme il y a six ans, les révolutionnaires qui ont possession d'état, qui sont arrivés, essaient de résister aux injonctions de ceux qui les suivent: le mouvement des esprits de la foule révolutionnaire est semblable à celui des corps dans les grandes foules qui assistent aux fêtes publiques. Il vient toujours un moment où tous ceux qui vont devant ne peuvent résister à l'impulsion qui leur est donnée par derrière, et si quelque obstacle surgit, ou s'ils essaient de résister, ils sont brisés; ce sera le sort de M. Gambetta: les irréconciliables de 1869 vont céder la place aux intransigeants. Après Jules Favre, Gambetta, après Gambetta Naquet, après Naquet... Espérons que la Providence aura pitié de la France et ne voudra pas qu'elle descende plus bas.

ALEXANDRE WATTEAU.

L'Armée prussienne

Le *Times* a reçu d'un « correspondant militaire » une lettre datée de Berlin, dont le *Nouvelliste de Rouen* a traduit quelques extraits fort intéressants.

On y voit surtout que l'armée allemande joint à l'unité de commandement les avantages de responsabilités très-diverses et très- autonomes, et on n'apprendra pas sans surprise que le célèbre M. de Moltke est l'âme de l'Allemagne militaire sans jamais toucher aux détails du département de la guerre.

Après avoir rappelé que le travail et l'étude sont en grand honneur dans l'armée prussienne, le correspondant ajoute que le secret des succès extraordinaires de l'armée prussienne ne réside ni dans le génie d'un chef, ce qui n'est plus guère possible avec les progrès actuels de la science, ni dans le nombre des chefs, mais dans le système militaire d'après lequel les officiers sont instruits et les armées sont disciplinées.

« Ce qui me paraît par dessus tout digne d'admiration dans l'armée allemande, des premiers aux derniers rangs, c'est la distribution de la responsabilité. Chacun s'y occupe de sa propre tâche, selon son grade, sans avoir à redouter l'intervention intempestive de ses supérieurs. Le ministre de la guerre a peu à faire, comparé au nôtre, car les généraux commandants de corps jouissent d'une autorité suprême dans presque toutes les affaires pécuniaires aussi bien que dans les militaires, et ils tranchent les questions sans en référer aux fonctionnaires de Berlin. Les officiers généraux commandant des corps d'armée ne sont pas surchargés de besogne, parce que les généraux de division placés sous leurs ordres ont eux aussi leurs devoirs particuliers, et ils s'en acquittent sans être troublés par des ingérences extérieures. Il en est de même si l'on descend aux branches les plus minutieuses du service: comme le chef de bataillon ne songe jamais à commander les compagnies faisant partie de son bataillon, il en résulte qu'il s'acquitte de son travail d'une manière aussi facile qu'efficace.

« Ce principe de la délégation de l'autorité et aussi sensible sous les armes que dans les bureaux. Un étranger est surtout frappé, les jours de manœuvres, par l'absence de désordre et de précipitation. On ne voit que rarement des cavaliers galopant çà et là pour porter des ordres, et je n'ai jamais vu encore un général prendre le commandement d'une compagnie, comme je l'ai si souvent remarqué ailleurs... En temps de guerre, alors qu'un général a pris ses premières dispositions, une fois que ses troupes sont engagées, on peut dire que la fortune du jour n'est plus dans ses mains.

» Il est encore un autre point qui m'a paru être extrêmement remarquable. D'après tout ce que j'ai vu et entendu des autres armées, elles renferment un grand nombre d'officiers incapables. Dans l'armée allemande, au contraire, on est impitoyable pour les officiers incapables, car on y considère qu'il vaut mieux être désagréable à un seul individu que d'exposer la vie de milliers d'hommes.

» Ici la règle de l'avancement est l'ancienneté, tempérée à certains cas par la promotion au choix, mais surtout par d'impitoyables éliminations. L'avancement au choix n'a lieu que dans des circonstances spéciales, et, en général, sous ses modes divers, il est beaucoup plus rapide dans l'état-major que dans les autres corps. Dans les grades inférieures, l'avancement est un peu plus lent que dans l'armée anglaise; dans les grades supérieurs, il est infiniment plus rapide. Cinq ans de service dans le grade de major donnent droit à celui de lieutenant-colonel, et trois ans dans celui de lieutenant-colonel, donnent droit au grade de colonel. On m'assure que la moyenne du service pour arriver à commander un régiment est de vingt-trois ans, et que la durée ordinaire du commandement est de six ans. »

Le correspondant du *Times* constate ensuite que les grades supérieurs dans l'armée allemande sont bien rétribués, mais que les officiers des grades inférieurs sont assez mal rémunérés. Il faut remarquer que l'on vit à bien meilleur marché en Allemagne. Un officier peut vivre avec 10 groschen ou 1 fr. 25 par jour.

« Les simples soldats de l'armée allemande — le fait est bien connu — sont misérablement payés et très-mal nourris. La seule ration que reçoive chacun d'eux, en temps de paix, est une livre et demie de pain grossier. Sa paye est de 36 thalers par an ou d'environ 9 shillings par mois (11 fr. 25 c.), et de cette somme on retranche environ un groschen et quart (015 c.) par jour pour la nourriture, laquelle bénéficie des rations du gouvernement, variables selon les garnisons et déterminées tous les mois. En résumé, les soldats allemands ont une écuellée de gruau le matin, ils font un repas à midi, et il leur reste 2 pence et demi de leur paye pour pourvoir à leur souper. Après cela, il semble étrange qu'ils aient l'air si bien portants et si bien nourris; la seule explication à donner est qu'ils sont assistés par leurs amis.

» Les sergents sont proportionnellement mieux rétribués qu'en Angleterre; mais, autant que j'ai pu m'en assurer, ils n'ont pas de solde régulière. On procède par voie d'accord avec chaque sous-officier, comme avec un domestique; l'arrangement ainsi contracté varie selon les temps et selon la valeur des hommes que le gouvernement désire garder à son service. Une fois leur temps de service expiré, ces utiles serviteurs de l'Etat sont parfaitement pourvus; jamais on ne voit un ancien sous-officier honorable dans la nécessité d'aller quémader un emploi. »

Des héros récompensés.

Par décret du Président de la République, en date du 6 octobre 1875, rendu sur la proposition du vice-président du conseil, ministre de l'intérieur, après avis conforme du conseil de l'ordre national de la Légion d'honneur, du 4 octobre, et par application de la loi du 3 août 1875, qui autorise le gouvernement à décerner des récompenses honorifiques à l'occasion des dernières inondations, en dehors des conditions prescrites par les articles 1 et 5 de la loi du 25 juillet 1873, ont été nommés chevaliers de l'ordre national de la Légion d'honneur:

MM.

Dumas, commissaire central de police à Toulous: a montré un zèle et un dévouement exceptionnels pendant les inondations de Toulouse; s'est exposé à de grands dangers; 22 ans de services.

Gendre (Jean), dit Pouvant, pêcheur à Verdun (Tarn-et-Garonne): s'est particulièrement distingué dans la plaine de Verdun; monté dans une barque, il n'a pas quitté la rivière pendant trois jours, et malgré son grand âge (75 ans,) il a, dans la journée du 23 juin, assuré le sauvetage de 25 personnes; le lendemain il en a arraché 70 autres à une mort certaine. S'était déjà fait remarquer dans toutes les inondations des années précédentes. Titulaire de deux médailles de sauvetage.

Lapart (Antoine), batelier du bac de Malauze, commune de Merles, arrondissement de Moissac (Tarne-et-Garonne): a fait preuve du plus grand dévouement dans les journées des 23 et 24 juin; sans se préoccuper de ses intérêts personnels, il a sauvé, à l'aide d'un bateau, 72 personnes qui, menacées de mort dans des maisons envahies par les eaux et dont la plupart s'écroulaient, s'étaient réfugiées sur des arbres. Médaillé en 1855.

Couderc (Jean), ouvrier paveur à Montauban (Tarn-et-Garonne): a fait preuve d'un dévouement exceptionnel pendant deux jours et une nuit dans la plaine de Montech, et sauvé 65 personnes à l'aide d'une barque, au milieu des plus grands dangers. Nombreux sauvetages de 1867 à 1872.

CHRONIQUE

Hier, à trois heures, les ministres se sont réunis extraordinairement en conseil, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon. Le *Moniteur universel* croit savoir que le conseil a examiné et approuvé le mouvement préfectoral préparé par M. Buffet, et qu'il s'est aussi entretenu des événements financiers qui viennent de se produire en Turquie.

—

Il est inexact que ministre de l'intérieur ait invité, par une circulaire, les préfets à ne pas parler dans les Comices agricoles.

—

M. le ministre de l'intérieur est parti hier soir de Paris avec son chef de cabinet M. Dufeuille, pour aller chez M. de Raineville, député de la Somme, au château de Louville, près d'Amiens. Il sera de retour lundi.

—

Un grand nombre de députés ne devant revenir à Paris que vers le 25, les réunions des divers groupes parlementaires n'auraient pas lieu, dit-on, avant cette époque. D'après le *Bien public*, M. J. Simon remplacerait M. J. Ferry à présidence de la gauche républicaine; le général Billaut serait le nouveau vice-président de ce groupe parlementaire. Le centre gauche aura également à donner un successeur à son président M. Laboulaye. D'après le même journal, l'unanimité serait déjà acquise à M. Picard.

—

M. le général Chanzy a dû quitter Paris hier soir. On sait qu'il se rend à Marseille où il s'embarquera le 12 pour l'Algérie. L'honorable général a eu hier une nouvelle entrevue avec M. le Président de la République.

—

Le conseil municipal d'Hyères, a été suspendu et remplacé par une commission municipale.

—

M. Dezanneau, député de la Loire-Inférieure, est mort le 8 octobre, à trois heures de l'après-midi.

—

On a annoncé, puis démenti, que l'*Ami de l'Ordre*, de Clermond-Ferrand, fut poursuivi pour attaque à la Constitution. L'*Evénement* dit que des poursuites ont en effet été exercées, et que cette affaire viendra devant les assises du Puy-de-Dôme dans le courant du mois de novembre.

—

La loi du 24 juillet 1873, sur l'organisation générale de l'armée, dispose, on le srit, que l'avancement dans l'armée territoriale sera réglé par une loi spéciale. Pour satisfaire à cet engagement, les bureaux de la guerre, en même temps qu'ils s'occupent de l'organisation des cadres, se préoccupent du projet de la loi dont il s'agit et qui sera soumis à l'Assemblée nationale, aussitôt après sa rentrée.

—

La grande-duchesse Catherine de Russie partira mardi ou mercredi pour Baden.

—

Le roi de Hanovre est arrivé hier à Paris pour la gare d'Orléans, le matin à cinq heures. Le roi de Hanovre revient de Bayonne, où il a séjourné une semaine environ.

—

L'*Echo du Loir-et-Cher* annonce que le *Gentilhomme de Province*, auteur du pamphlet les *Responsabilités* est, « du moins en partie, » M. le marquis de Flers.

—

Voici la conclusion du discours prononcé à Cette, par M. Jules Simon: « Si quelque chose de bien a été fait à la Chambre, c'est que nous avons su être conciliants et disciplinés; si vous voulez achever et consacrer notre œuvre, soyez conciliants et disciplinés. La République n'est pas une secte, c'est la forme légale du gouvernement du pays. Elle a le droit de compter sur la soumission et le dévouement de tous les citoyens; nous acceptons tous ceux qui lui apportent leur adhésion, sans demander la date de leur conversion. Plus les conversions seront nombreuses, plus nous verrons s'éloigner les chances de révolution.

» La France a tant besoin de repos C'est son premier bessoin après tant désastres. Contribuons à le lui donner, montrons à tous qu'il faut mettre la patrie au-dessus des partis. Loin de nous disputer entre républicains de la veille, n'ayons pas de disputes avec ceux du lendemain. N'ayons qu'une ambition, celle de nous montrer les plus fidèles observateurs de la loi, les amis les plus scrupuleux de la probité dans les affaires et de l'austérité dans les mœurs. Il ne nous suffit pas d'être honnêtes, il faut exagérer l'honnêteté pour être dignes du nom de républicains. Répondons à d'anciennes et abominables calomnies par le spectacle de nos vertus, et que la France sente qu'elle a passé de l'ère impériale à l'ère républicaine, en voyant que toutes les lois sont inviolables, qu'elles sont égales pour tous les citoyens, qu'on n'arrive à rien que par le travail et la capicité, et que c'en est fait du gouvernement des courtisans et des habiles. »

—

La nomination de M. Lambert, colonel de la gendarmerie mobile comme colonel de la garde républicaine à pied et à cheval, en remplacement du colonel Alavène, nommé général est certaine. L'agrément de M. le ministre de l'intérieur et de M. le Préfet de police qui manquait à M. Lambert pour que cette nomination fut définitive, lui a été donnée avec empressement. Elle paraîtra demain ou après demain à l'*Officiel*.

—

D'après une dépêche de Londres, la nouvelle donnée par plusieurs journaux que les administrateurs de la Banque Ottomane auraient donné leur démission est inexacte.

—

On télégraphie de Bruxelles que la grève continue dans le bassin houiller du Borinage.

—

Le président du Mexique a ouvert le Congrès, Il a prononcé un discours dans lequel il a dit que le pays est tranquille et que ses relations avec les puissances étrangères sont satisfaisantes.

—

La levée de l'interdit qui pesait sur les confréries et les églises du Brésil, a été accueillie avec satisfaction dans ce pays. La Chambre a voté définitivement la création d'une Banque hyppothécaire au capital de 4 millions de livres sterling qui seront empruntés en Europe.

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 11 OCTOBRE 1875.

— 40 —

LE PARDON DU MOINE

PAR RAOUL DE NAVERY.

XIII.

LA CHARTREUSE.

(*Suite*).

Un soir, après l'office, le supérieur chercha vainement Alonso dans sa cellule; ne le trouvant ni dans la chapelle ni dans les cloîtres, il courut dans les jardins, l'appelant d'une voix douce. Il venait de franchir le seuil du cimetière, quand il l'aperçut assis non loin d'une tombe creusée à l'avance, attendant le premier des frères que le Seigneur rappellerait à lui.

— Je crains, lui dit Eusebio, que cette veille prolongée vous fatigue, ne songez-vous point à rentrer?

— Je songe à mourir, mon père.

— Est-ce le courage humain qui vous abandonne?

— C'est plutôt la force divine qui me presse.

— Vous voudriez donc?

— Ne quitter jamais cette hospitalière maison.

— Les étrangers y passent et n'y séjournent pas.

— Et si je vous demandais à y demeurer en acceptant d'avance d'y vivre sous la règle et d'être le plus docile des enfants de saint Bruno.

— Vous y songez depuis longtemps, mon fils.

— Depuis que je vous connais, mon père.

Le vieillard saisit la main du peintre:

— Dieu vous a jeté brisé, saignant, désolé à notre porte, et vous vous êtes senti plein de reconnaissance pour les Samaritains qui vous ont sauvé... Mais entre ce sentiment et la vocation, il existe, mon fils, une grande différence.

— Que puis-je attendre du monde? demanda Cano, il m'a pris jeune, ardent, célèbre, il m'a vu le favori d'un roi, assis devant lui et couvert comme les grandesses d'Espagne! et il m'a rejeté couvert de sang et d'infamie sur le chemin où vous m'avez ramassé... Le monde! Pour conquérir un nom, pour gagner cette chose éphémère que l'on appelle le retentissement d'un nom, j'ai veillé, travaillé sans trêve et sans relâche.

Je voulais ce bruit qui suit votre entrée dans les lieux publics, ce frémissement qui vous accompagne dans les foules... J'enviais les acclamations du peuple devant mon œuvre, et quand les fidèles se prosternaient devant mes *sargas* ou mes toiles le jour du *Corpus Dei*, je me sentais enivré d'enthousiasme, de force et de jeunesse... Un roi m'appelait son ami, l'Espagne m'acclamait et me donnait le titre de Michel-Ange de l'Ibérie! J'avais fait plus que de rêver la gloire, j'en touchais les palmes, je venais d'en conquérir les couronnes. Une goutte de sang a suffi pour faire évanouir ce prestige, ce rêve, cette renommée... le grand artiste est devenu un meurtrier.., les juges ont poursuivi celui que Philippe IV visita dans mon atelier... J'ai dû fuir devant la calomnie et la haine... Chose horrible! mon père, il s'est trouvé des hommes ayant intérêt à ma perte, et dont l'avancement dépendait de mon emprisonnement, que n'eût pas tardé à suivre mon supplice... Et je regretterais quelque chose de ce monde qui m'a jeté de la boue et du sang au visage, et je songerais à rentrer parmi des hommes dont j'ai reçu tant de blessures...

— La rigueur de l'épreuve subie vous porte à l'exagération, mon fils... tous ceux que vous connaissez n'ont pu être faibles et lâches?

— Vous avez raison, Miguel, mon vaillant élève, s'est, je crois, voué au triomphe de ma cause, mais Miguel est bien jeune, et tous les dévouements ne sont pas suivis de succès... Ses compagnons, jusqu'à la dernière heure, ont protégé Alonso Cano; Murillo, le brave, le chevaleresque Murillo m'a sauvé des mains de Tarifa comme Miguel m'avait disputé à Rosalès... Mais je suis las de défendre ma liberté... prenez-la, je me plierai à votre sainte règle.

Le père Eusebio parut réfléchir profondément.

— Le malheur seul vous jette dans nos bras, lui dit-il enfin. La maladie, après avoir appauvri votre sang, a diminué l'ardeur de votre nature. Qui sait si la santé ne réveillera point en vous la jeunesse, et si quelques mois passés dans cette maison ne vous auront pas convaincu que vous êtes destiné à vivre dans le monde?... Si je consultais seulement mon cœur et l'intérêt de notre maison, je vous dirais: « Restez! » je vous donnerais cette robe de la pauvreté, qui vous rendrait à jamais notre frère... Mais un instinct secret m'assure que vous nous quitterez... Laissez-moi donc employer la prudence d'un directeur, et l'allier à l'affection d'un père... Restez avec nous tant que cette demeure vous semblera hospitalière et douce, et si jamais vous étouffez dans ses murs, songez que vous laisserez ici des amis dont le cœur et les bras vous seront toujours ouverts.

Alonso ne répondit rien. La sagesse du père Eusebio lui semblait sans réplique.

En effet, l'enthousiasme et la reconnaissance avaient un grand empire sur cette âme impressionnable, et son premier élan, qui le portait à se jeter sans retour dans le cloître, pourrait bien être sujet à des regrets. Il se disait cela sans y croire. En ce moment, la ferveur de son âme s'unissait aux dispositions de son cœur... Tout en approuvant hautement le père Eusebio, il ne pouvait s'empêcher de croire que jamais il ne songerait à quitter l'arche où se trouvait le repos après lequel il aspirait vainement. Il croyait en avoir fini avec les rêves mondains, les aspirations ardentes. La douleur le purifiait. L'atmosphère du cloître se répandait sur lui en rosée bienfaisante. Il absorbait cette vie nouvelle, intime, pleine d'un charme secret, appréciable seulement pour ceux qui en ont approuvé les délices. Il s'endormait, en quelque sorte, dans la paix de ce lieu, et le chant des psaumes, les accords de l'orgue achevaient de le transporter dans un autre monde.

Il remercia le père Eusebio, et insistant sur la sincérité de sa vocation, il ajouta que le temps le consacrerait au lieu de l'affaiblir.

— J'accepte l'épreuve, dit-il, combien durera-t-elle?

— Deux années, répondit le père Eusebio.

— Et, pendant ce temps, vous me permettrez de porter la robe de mes frères?

— Je vous le permettrai, si vous y trouvez de la consolation.

— Oui, répondit vivement Alonso Cano, il semblera, dès lors, que je suis complétement mort à un monde qui m'a méconnu, délaissé, froissé, et à qui je rougirais de tenir encore par des liens de périssable ambition.

Le père Eusebio leva la main pour bénir l'artiste, mais quelque chose comme un triste sourire flottait sur ses lèvres pâlies.

XIV

LA STATUETTE DE SAINT-FRANÇOIS

Les jours se succédaient pour Alonso dans le monastère de la Chartreuse, comme les ondes d'un fleuve paisible, roulant d'un mouvement égal vers la mer. Le fleuve se perd dans l'Océan, l'âme s'en va vers l'infini de l'Eternité.

Alonso se pliait doucement et de lui-même à la sainte règle dont le père Eusebio refusait encore de lui faire supporter le poids. Il se reposait du travail par la prière; ou bien, après